

150 ANS APRÈS LE PREMIER COURS DE ROUMAIN EN FRANCE : REGARD RÉTROSPECTIF SUR LES ÉTUDES ROUMAINES AUX *LANGUES O'* DE PARIS

Cécile Folschweiller*, Irina Gridan*, Alexandru Mardale**

*INALCO, Paris – CREE, **INALCO, Paris – SEDYL, CNRS

Le premier cours de roumain en France (et probablement en Europe) s'est ouvert le 16 novembre 1875 à Paris, au 2 rue de Lille, non loin de la Seine et du Louvre. Bâtiment historique de l'INALCO, dont les cours ont été plusieurs fois déménagés avant d'être tous rassemblés dans le 13^e arrondissement en 2011, cet ancien hôtel particulier venait alors d'être accordé à l'*École spéciale des langues orientales vivantes* et aménagé et décoré spécialement pour son usage, dans un style orientalisant, en 1873. Mais l'institution, fondée en 1795, avait déjà derrière elle une longue histoire. Lorsque Picot y débute son cours, on y apprenait déjà l'arabe, le persan, le turc, l'arménien, l'hindoustani, le malais, le chinois, le japonais, l'annamite, le grec moderne et le russe. La présence d'une langue latine à l'École des langues orientales est souvent source d'incompréhension, et parfois de réprobation, en Roumanie, dont les élites furent majoritairement tournées vers l'Occident et où la latinité a servi de caractère distinctif et de fondement aux revendications nationales dans une région longtemps dominée par des empires et des cultures ottomanes, slaves et germaniques. Dans la nécrologie d'Émile Picot, le premier professeur de roumain, que Nicolae Iorga écrit en 1919, c'est le point qui fait problème :

„Notre langue, si proche de celle des peuples latins de l'Ouest aux origines romanes, mise à côté des parlers et des jargons de l'Orient sémitique et touranien était en vérité une bizarrerie. Étant donné qu'il n'y avait aucune autre chaire de roumain dans toute la France et surtout dans ce Paris si cultivé dans les domaines les plus inattendus, cette bizarrerie, nous pouvions la ressentir comme une offense, une offense profonde et imméritée pour un peuple qui a toujours cherché à connaître tout ce qui regarde la France comme des éléments qui feraient partie de son propre patrimoine, de ses biens propres [...] (notre traduction).”¹

De fait, les études roumaines, en France² comme ailleurs, sont habituellement rattachées à des départements de philologie romane. L'explication de la présence du roumain à l'École des langues orientales tient à la fois à l'histoire de cet établissement et au contexte de l'époque en France. Les critères ayant présidé au choix des langues et cultures enseignées ne furent pas scientifiques ou linguistiques mais utilitaires, conformément aux objectifs de l'École tels qu'ils sont mentionnés dans le décret de fondation de 1795 : elle est „destinée à l'enseignement des langues d'une utilité reconnue pour la politique et le commerce”. Or aux XVIII^e et XIX^e siècles, pour les Français, la (géo)politique et le commerce se font principalement à l'Est, au Moyen-Orient et en Asie. Pour eux l'Orient commence derrière le monde germanique, l'Europe centrale et orientale en est la porte d'entrée, le seuil. Elle est un enjeu dans les luttes entre les empires russe, ottoman et austro-hongrois, et les pays roumains, aux bouches du Danube, sont au cœur de ces conflits et de ces intérêts contradictoires. La „Question d'Orient” bat son plein, l'orientalisme est loin d'être passé de mode, l'Orient-Express qui reliera Paris à Istanbul via Bucarest va être mis en service en 1883. Bref, vue de Paris, la Roumanie est dans cet Orient proche que sont les confins du Sud-Est de l'Europe.

¹ Nicolae Iorga, „† Émile Picot”, *Revista istorică*, V, avril-mai 1919, p. 62-63.

² C'est le cas, en France, des Universités Sorbonne Nouvelle (ex-Paris III, au département d'études italiennes et roumaines), d'Aix en Provence (Département de linguistique romane et de roumain), de Strasbourg (où la section de roumain appartient à l'Institut d'études romanes), ainsi qu'au Conseil National des Universités (CNU) où le roumain est classé dans la section 14, „langues, littératures et civilisations romanes : espagnol, italien, portugais et roumain”. Le lieu le plus ancien de son enseignement est donc aussi celui où la situation du roumain fait figure d'exception.

Ce sont de tels arguments d'ordre politique et commerciaux qu'Émile Picot esquissait dans sa lettre au ministère proposant ce nouveau cours de roumain, puis qu'il met en avant lors de la séance inaugurale du 16 novembre 1875³ pour justifier son importance : des relations franco-roumaines étroites favorisées par une proximité linguistique, une actualité chargée (la question des nationalités dans les empires austro-hongrois et ottoman), une diplomatie active (trois consulats français à Bucarest, Iași et Galați „comportant un personnel de chanceliers et d'interprètes qui suffiraient pour justifier l'existence d'un cours de roumain dans cette École”), des intérêts économiques et patriotiques, car il est urgent de lutter contre le commerce autrichien et plus généralement contre l'influence allemande en Europe orientale. Devoir moral enfin, „en retour des sympathies” roumaines pour la France, qui se sont manifestées durant la guerre de 1870 perdue par la France face à la Prusse. Les Allemands sont un ennemi commun. Bref, il s'agit „d'être utile aux deux nations”.

Depuis ce premier cours aux justifications quasi-militantes les choses ont bien changé dans les cours de roumain des Langues O', puis de l'INALCO. Avant l'équipe actuelle, 5 professeurs titulaires s'y sont succédé, auxquels se sont ajoutés deux maîtres de conférences dans les années 2000 et, au long de la période, de nombreux répétiteurs, lecteurs et assistants aux statuts divers. Pour donner un aperçu de cette évolution, au moins deux périodisations simples sont possibles : celle des professeurs titulaires qui s'y sont succédé et qui ont chacun imprimé leur personnalité et leur domaine de spécialité, et celle de l'histoire européenne, notamment roumaine et française, qui conditionne nécessairement le contexte d'enseignement. Nous tâcherons de tisser les deux dans cette présentation, qui s'appuie notamment sur les archives de l'établissement, et en faisant la part belle aux débuts et aux périodes pour lesquelles nous n'avons plus de témoins directs.

Les débuts avec Émile Picot

C'est une conjonction de facteurs historiques et individuels qui a amené ce jeune homme de 23 ans à passer plus d'un an à Bucarest en 1866-67 comme secrétaire français du nouveau prince régnant sur les Principautés-Unies, Charles de Hohenzollern, puis à être vice-consul de France à Temesvár (actuelle Timișoara) de 1869 à 1871⁴. Cette double expérience lui a permis de connaître en profondeur la langue et la culture des populations roumaines des deux côtés des Carpates. Mais sa vocation était certainement plus la philologie et les recherches historiques que la diplomatie et la politique et, rentré à Paris, après avoir travaillé à quelques publications, il propose d'ouvrir ce cours de langue roumaine dans ce qui s'appelle alors l'École spéciale des langues orientales vivantes. Il y a probablement été introduit par Louis Léger qui vient d'y ouvrir un cours de russe et de langues slaves et qu'il a connu à Prague. Picot y avait séjourné dans le cadre de missions de soutien au mouvement national tchèque.

Il ne s'agit au début encore que d'un „cours libre”, c'est-à-dire gratuit, et les demandes de renouvellement faites annuellement sont motivées par l'actualité, à savoir les insurrections balkaniques contre l'Empire ottoman qui donnent „un intérêt tout particulier à cet enseignement”⁵, mais aussi par le „succès” du cours. Dès la deuxième année, neuf auditeurs le suivent dont Jules Gilliéron, le futur linguiste. L'année précédente il n'y avait encore que trois inscrits, mais parmi eux Paul Meyer, philologue et romaniste enseignant à l'École des Chartes, qui a fondé en 1872 la revue *Romania* à laquelle Picot collabore.

En 1880, l'École propose de donner au cours un statut plus officiel de „cours complémentaire”. En effet,

„Les derniers événements qui se sont accomplis en Orient donnent une importance considérable à cette langue ainsi qu'au bulgare et au serbe que le professeur M. Leger enseigne déjà en même temps que le russe. Il est même à prévoir que [...] le ministère des Affaires étrangères nous demandera bientôt des élèves brevetés en état d'interpréter la langue roumaine.”

³ „Leçon d'ouverture du cours de langue et de littérature roumaine à l'École des langues orientales vivantes de Paris”, *Revue de linguistique et de philologie comparée*, VIII, pp. 176-186.

⁴ Voir Cécile Folschweiller (éd.), *Émile Picot, secrétaire du prince de Roumanie. Correspondance de Bucarest (1866-1867)*, Presses de l'INALCO, 2020, 303 p.

⁵ Archives nationales, INALCO, cote 20100053/42, ainsi que pour les citations suivantes.

En 1888, la transformation du cours de roumain en chaire magistrale est motivée par le désir de pérenniser des enseignements qui fonctionnent et donnent lieu à des publications, le cours de roumain étant suivi „par des Français et des Roumains qui trouvent à l'École un enseignement qui leur fait défaut dans leur pays.” Picot devient ainsi professeur et les élèves ont la possibilité d'acquérir un diplôme. Il y a désormais deux statuts, élèves et auditeurs (qui ne passent pas les examens), ces derniers restant au début (1888-1892) plus nombreux (entre 3 et 7) que les élèves (2 à 4). Les deux premiers diplômés sortent en 1891.

Sur le contenu des enseignements, nous sommes renseignés par les affiches de l'École annonçant chaque année le programme des cours. Les toutes premières années, les éléments de la grammaire roumaine sont enseignés „d'après Cipariu et Pumnul” ainsi que dans la *Grammaire des langues romanes* de Friedrich Diez, puis rapidement ces références disparaissent et il semble que Picot ait construit son propre cours, comme semblent le confirmer ses notes manuscrites déposées à la Bibliothèque Nationale. Ce volume manuscrit intitulé *Langue roumaine* organisé en chapitres fait penser à un ouvrage en phase de rédaction issu d'un cours et comprend un aperçu sur l'histoire de la langue, un passage en revue systématique des éléments latins, slaves, magyars, germanique, grecs, turcs et albanais en roumain, des ébauches de chapitres sur la phonétique, la déclinaison et les dialectes. Le cours de grammaire est systématiquement accompagné de séances d'explication de textes qui varient d'une année à l'autre, au début choisis dans „la « Chrestomatie » de Cipariu” ou dans celle de Gaster, puis dans différents recueils ou volumes : *Contes* d'Ispirescu en 1882-83 ou de Dumitru Stîncescu en 1890, chants populaires recueillis par Teodorescu (en 1885), M. Sbiera (en 1886) ou tirés du recueil de Vasile Alecsandri (en 1895), des „morceaux choisis” pris dans des textes anciens ou modernes, des extraits des *Studii critice* de Gherea en 1891 ou de *Istoria limbii și literaturii române* de Densusianu en 1897-98, des chroniques de Miron Costin en 1895-96, la nouvelle *Alexandru Lăpușneanu* de Constantin Negruzzi en 1896, de la poésie de D. Bolintineanu et V. Alecsandri en 1902, des *Contes* de Creangă en 1903-04, des *Schițe* de Caragiale et *Lupta noastră pentru neatîrmare* de G. Coșbuc en 1904-05. Certaines années, un cours d'histoire de la littérature roumaine est mentionné et à partir de 1880 un cours d'histoire apparaît. L'avant-propos du petit ouvrage de Picot sur Alexandre le Bon, publié en 1882 en collaboration avec Georges Bengesco, le confirme et montre que le cours est construit parallèlement à un projet d'ouvrage synthétique. Celui-ci ne verra pas le jour mais on en trouve la trame en partie rédigée dans les notes manuscrites conservées au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale dans trois gros volumes intitulés *Histoire des Roumains*. Les dates insérées régulièrement dans le tome II („leçon du 10 février 1883, leçon du 17 février 1883...”) montrent qu'il s'agissait bien de ses cours. On constate ainsi que les élèves suivaient semaine après semaine le détail des règnes des princes médiévaux de Moldavie.

Les répétiteurs

C'est à l'occasion d'une forte augmentation (inexpliquée) des effectifs, qui passent de 10 à 23 étudiants en 1893-94, que Picot demande l'embauche d'un „répétiteur”. Il faut s'arrêter un peu sur ces personnels peu visibles, dans l'ombre des professeurs, mais au rôle fondamental dans l'établissement. Ils apparaissent dans les années 1860 afin d'assister les professeurs, dont certains, au début, parlaient à peine la langue qu'ils enseignaient, car c'étaient souvent des théoriciens (grammairiens, linguistes, comparatistes). Comme leur nom l'indique, ces „répétiteurs” sont chargés de faire „répéter” les élèves, bref, d'assurer des cours pratiques. Ils doivent être locuteurs natifs, originaires des pays dont ils enseignent les langues, et leur rôle pédagogique est comparable à celui des lecteurs d'échange d'aujourd'hui. Cependant ils ne sont pas envoyés par leur pays d'origine dans le cadre d'un accord bilatéral mais généralement recrutés localement. Il s'agit bien de deux statuts différents. Celui de répétiteur est plus ancien et spécifique aux écoles de langues orientales (il y en a aussi à Venise, Naples, Vienne et en Russie) et à Paris, il est formalisé dans le décret de 1869 : ils sont „chargés d'interroger les élèves et de les exercer à la conversation et à la lecture à haute voix”. À cette époque et jusqu'au début du XX^e siècle, on voit souvent accolé au terme „répétiteur” l'adjectif „indigène”, issu du vocabulaire colonial. Leur statut est précaire, au début certains sont bénévoles, ou parfois payés directement par le professeur sur ses deniers personnels, avant que l'École institutionnalise des postes progressivement. Ils sont recrutés autant que possible dans la diaspora locale, parmi les enseignants et les interprètes, et de

plus en plus parmi les étudiants. Le statut de „répétiteur” existe encore aujourd’hui à l’INALCO mais il a profondément changé.

On trouve trois premiers répétiteurs de roumain durant la période d’enseignement de Picot. Ils n’ont pas de postes officiels et n’apparaissent pas sur les affiches programmes des cours, ils sont tous les trois de la même génération et étudiants à Paris au moment de leur recrutement. Le premier, George Moroianu (1870-1945), n’est pas tout à fait inconnu dans l’histoire culturelle roumaine. Il a fait des études commerciales à Braşov puis à l’Institut supérieur de commerce d’Anvers en Belgique et s’inscrit à l’École libre des sciences politiques de Paris. Il soutiendra ensuite un doctorat à Tübingen en 1897 puis mènera une carrière d’attaché économique et commercial à Londres, en Allemagne, à Vienne, en Suisse, en Italie et en Russie (Odessa) avant de devenir recteur de l’Académie des hautes études commerciales et industrielles de Cluj de 1929 à 1936. Lorsque Picot le fait embaucher, il est donc étudiant à „Sciences Po” à Paris et les registres de l’École des langues orientales nous indiquent qu’il y est également inscrit comme auditeur en roumain cette même année universitaire 1893-94. Il est par ailleurs très impliqué dans le militantisme pour la cause roumaine en Transylvanie : il a fondé à Anvers en 1891 une section de la Ligue Culturelle des Roumains et devient président de celle de Paris en 1892. Il soutient activement depuis l’étranger le mouvement mémorandiste, publiant des articles dans la presse et rencontrant des hommes politiques. Embauché à l’École trois mois avant le procès des mémorandistes qui débute à Cluj le 7 mai 1894, il organise le 11 mai avec la ligue des étudiants et de nombreuses personnalités académiques un meeting en soutien aux mémorandistes à la Sorbonne. Il y entraîne notamment Émile Picot, qui prononce une conférence sur les Roumains de Transylvanie pleine de sympathie pour leur lutte et l’événement est répercuté dans la presse parisienne. Le lendemain du meeting, le 12 mai 1894, il envoie un télégramme au secrétaire de l’École pour s’excuser de son absence due à „une « dépêche de Clausenburg » [Cluj]” qui l’y appelle en urgence. Il est parti couvrir le procès !

Malgré ses absences, Moroianu est renouvelé comme répétiteur pour l’année suivante, mais les archives ne nous en apprennent pas plus sur ses activités à l’École.

Le deuxième répétiteur de roumain n’apparaît que fugacement dans les archives de l’École, mais son passage (2 ou 3 ans ?), pendant lequel il a assuré des cours pratiques et remplacé Picot, souffrant, en 1897-98, a laissé un héritage durable. Connu en Roumanie sous le nom de Ion-Aurel Candrea, son nom de naissance, juif, est Iancu Hecht. Âgé de 25 ans en 1897, il est lui aussi étudiant à Paris, mais en philologie romane et en linguistique, à la Sorbonne et à l’École pratique des Hautes Études. C’est de toute évidence dans ce cadre qu’il a rencontré Picot car ses professeurs sont du même réseau des romanistes : Gaston Paris, Antoine Thomas, Paul Meyer, Jules Gilliéron. Il soutient en 1902 sa thèse de doctorat, intitulée *Les éléments latins de la langue roumaine. Le consonantisme*. Il fait ensuite en Roumanie une carrière de professeur de français puis, à l’université de Bucarest, de philologue et romaniste. À côté de ses publications en dialectologie et folklore figurent des manuels de langues étrangères, d’anglais, d’allemand, de français, d’albanais, et en particulier un *Cours complet de grammaire roumaine*, publié en 1900 à Paris⁶, qui est aussi son premier manuel. Un exemplaire conservé à la Bibliothèque universitaire des langues et civilisations (BULAC) aujourd’hui attachée à l’INALCO comporte une dédicace de sa main à Émile Picot et la fin de la courte préface précise que c’est grâce aux „précieux encouragements” de Picot qu’il a mené à bien son ouvrage. Celui-ci est le fruit de son enseignement à l’École et à peine publié, il devient le manuel de cours utilisé par Picot puis Roques. En 1948, Jean Boutière précise qu’il est toujours utilisé. Notons que c’est autour de 1900 que les effectifs du cours de roumain atteignent un maximum : 50 élèves en moyenne, 56 en 1900-1901. Le passage de Candrea, qui a de toute évidence déjà l’étoffe d’un savant et la vocation d’un pédagogue, semble correspondre à une sorte d’apogée de l’enseignement du roumain à l’École.

Il n’y a pas de dossier sur Nicolae I. Apostolescu (1870-1918) dans les archives de l’établissement et il est difficile de déterminer précisément sa période d’activité comme répétiteur mais son article „Studiul limbii române la Paris” publié dans *Revista pentru istorie, arheologie și filologie* en 1909 confirme qu’il y enseigne le roumain au moins cette année-là. Après une licence de lettres et de philologie à l’Université de Bucarest, il a auparavant déjà enseigné au lycée de Pitești où il restera jusqu’à son décès prématuré

⁶ Réédité en 1927 à Paris, puis à Bucarest.

en 1918. Mais en 1905, il remporte un concours pour une bourse de doctorat en lettres à Paris où il suit les cours de l'École des Hautes Études et de la Sorbonne. Il soutient ses deux thèses en 1909, sur *L'influence des romantiques français sur la poésie roumaine* et *L'ancienne versification roumaine*, devant un jury dont font partie Émile Picot et Mario Roques. Son article de 1909 est une belle évocation des enseignements et de leur contexte ainsi que de l'état d'esprit des jeunes élites culturelles roumaines de l'époque.

C'est cette même année qu'Émile Picot prend sa retraite, après avoir été souvent remplacé par son brillant élève Mario Roques dès 1900. En 1910, lorsque Mario Roques prend officiellement la succession de Picot, l'organisation des enseignements est rodée et il y a déjà eu un total de 95 diplômés de roumain, ce qui est sensiblement plus que pour le russe sur la même période (65). Par ailleurs, la liste des étudiants inscrits au cours de roumain montre une proportion d'étrangers élevée, certains venus d'outre-Atlantique dans l'optique d'une spécialisation académique : „les Américains ont été parmi les élèves les plus zélés, les plus assidus que j'ai eus rue de Lille. MM. Weeks⁷ et Basset sont maintenant pourvus de chaires”, écrit Picot à Roques en 1899⁸. C'est un fondateur sans titres académiques en philologie qui a installé les études roumaines dans le monde académique et formé les premiers enseignants diplômés dans ce domaine.

Mario Roques et l'entre-deux-guerres

Avec Mario Roques, c'est via la philologie romane et un parcours beaucoup plus classiquement académique que les études roumaines sont portées de l'avant. Né en 1875, il a déjà un *curriculum vitae* impressionnant lorsqu'il s'inscrit en 1897, à 22 ans, aux cours de roumain de l'École des langues orientales : ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de grammaire (1897), auditeur des cours de Paul Meyer à l'École des chartes, élève de l'École pratique des hautes études où il se spécialise en latin vulgaire et suit les enseignements du médiéviste Gaston Paris. Il a découvert le roumain en 1894 avec l'un de ses camarades de l'ENS, le Roumain Pompiliu Eliade, futur historien et critique littéraire, qui lui donne ses premiers cours de grammaire et qui a également initié à la Roumanie un autre normalien français, le futur géographe Emmanuel de Martonne. Tous trois forment un trio uni jusqu'à la mort précoce d'Eliade.

Diplômé de roumain en 1900, Mario Roques est chargé de cours de grammaire à l'École normale et de latin vulgaire à l'École des hautes études en 1901, et en 1903 il succède à Gaston Paris en prenant en charge les enseignements de philologie romane. Tout en ayant succédé à Picot aux Langues Orientales, il est également chargé d'enseignements à la Sorbonne où il fonde en 1912 l'Institut de philologie roumaine avec le soutien et les fonds du gouvernement roumain, probablement désireux de voir légitimé l'enseignement du roumain dans le haut lieu de l'Université française plutôt qu'à l'École des langues orientales et de réinsérer le roumain dans le champ des études de philologie latine en France.

La Première Guerre mondiale interrompt l'enseignement du roumain, Mario Roques étant envoyé en novembre 1914 en mission en Serbie et en Roumanie par le ministère des Affaires étrangères puis combattant dans l'artillerie en Champagne avant de travailler au ministère de l'Armement. Au moment des traités de paix, il aide à la rédaction des actes et mémoires de la délégation roumaine au Trianon. En 1919 il reprend ses cours à l'École des langues orientales, entretemps devenue „nationale” (ENLOV), en ajoutant au roumain l'enseignement de l'albanais. Parmi ses élèves, notons les noms de Jean Boutière (en 1922-23) qui lui succédera en 1938 et du futur historien Marcel Emerit (qui se spécialisera sur la Roumanie, le Second Empire et le Maghreb). Les femmes ont fait une entrée en force à l'École des langues orientales après la guerre, représentant dans les années 1930 une bonne moitié des effectifs en roumain, ce qui est aussi la proportion des étudiants de nationalité étrangère. Parmi ces derniers, les Roumains sont nettement majoritaires mais on dénombre aussi des Allemands, des Suisses, des Russes,

⁷ Raymond Weeks, linguiste américain, titulaire de la chaire de langues romanes à l'Université du Missouri, puis à Columbia University à New York.

⁸ Correspondance manuscrite Picot-Roques conservée à la Bibliothèque de l'Institut de France.

des Grecs, des Hongrois, des Tchèques, des Bulgares, des Polonais, des Italiens, quelques Américains, un Brésilien, un Argentin, un Uruguayen, un Persan...

Sur l'organisation et le contenu des enseignements de roumain, nous sommes renseignés par un document par ailleurs révélateur de l'activité de promotion de Mario Roques dans le domaine de la philologie romane : le *Guide des étudiants* en littératures et langues romanes, qu'il coordonne⁹ et qui insère de ce fait l'ENLOV dans le champ des grands établissements académiques. Le livret recense les établissements et tous les cours concernant le français, l'espagnol, l'italien, le roumain et le provençal à Paris, et fournit aux étudiants toutes les informations pratiques nécessaires. Voici par exemple la liste des cours de roumain en 1910-1911 : „Éléments de la grammaire moderne”, „Histoire des parlers roumains”, „Histoire de la littérature roumaine ancienne”, „Explication de textes : V. Alecsandri (Œuvres en prose), I. L. Caragiale (Théâtre)”, „Exercices pratiques” ; en 1911-1912, les explications de textes sont consacrées aux œuvres de Mihai Eminescu et de Ion Creangă. Les programmes des cours d'après la guerre reprennent ces intitulés, auxquels s'ajoutent, selon les années, des explications d'œuvres de Delavrancea (1931-1932, 1937-1938) ou des cours de „Littérature roumaine moderne”. Le programme de l'année 1933-34 annonce : „Grammaire du roumain moderne et exercices pratiques” (1^e et 2^e années) ; „Littérature roumaine moderne : explication d'œuvres en prose d'Alecsandri” (2^e et 3^e années) ; „Éléments de la grammaire de l'albanais et explication de textes” (cours annoncés dans le paragraphe consacré au roumain). Il est précisé que „M. N...., lecteur de roumain à la Sorbonne, exercera les élèves à la conversation”¹⁰.

À l'institut de philologie roumaine de la Sorbonne un lectorat a en effet été rapidement associé. Des enseignants y sont envoyés de Roumanie pour donner des cours de roumain et ce sont eux qui assurent dorénavant également les cours pratiques pour les élèves de l'École nationale des langues orientales vivantes. Les archives lacunaires de l'École ne permettent pas de reconstituer la liste complète de ces lecteurs qui ont officié pour les deux publics mais certains y sont mentionnés incidemment comme Dumitru Popovici (futur critique littéraire et professeur à l'Université de Cluj) de 1930 à 1934, Victor Buescu (philologue, traducteur et poète, ensuite enseignant à Lisbonne) entre 1934 et 1938, Emil Turdeanu (ensuite enseignant à la Sorbonne puis à Rome) de 1938 à 1940 ou 1941 et enfin Nicolae Anastase Gheorghiu de 1940 à 1943. Ces enseignants jouent à l'École le rôle de répétiteurs bénévoles car ils sont payés en tant que lecteurs à la Sorbonne et, pour certains, boursiers du gouvernement français. Les trois derniers se retrouveront dans l'exil roumain de l'après-guerre.

Mario Roques finit sa carrière aux Langues orientales en étant nommé Administrateur de l'École à partir de janvier 1937. Il n'occupe le poste que jusqu'au printemps 1938, année où il quitte l'établissement pour occuper une chaire au Collège de France.

Production savante

À côté de leurs enseignements, les professeurs de roumain des Langues O', mais aussi, on l'a vu, certains répétiteurs, sont auteurs d'ouvrages qui ont fait date dans les études roumaines y compris en Roumanie, qu'ils soient savants, pédagogiques ou adressés au grand public. Picot et Roques, de ce point de vue, présentent une belle continuité dans leurs spécialisations : tous deux sont avant tout romanistes, reconnus tout particulièrement pour leur expertise dans l'édition des textes anciens, du Moyen-Âge français en particulier. Leurs publications „roumaines” ne sont pas majoritaires dans l'ensemble de leur production mais elles sont remarquables¹¹. Pour Picot, mentionnons la plus importante : l'édition et la traduction, en 1878, de la *Chronique de Moldavie* de Grigore Ureche, texte que le professeur a utilisé

⁹ *Guide des étudiants à Paris pour l'année scolaire 1909-1910. Littératures et langues romanes (français, provençal, italien, espagnol, roumain)*, Champion, Paris, 1909. Il existe aussi les éditions des deux années scolaires suivantes, à BNF. C'est Mario Roques qui signe l'Avertissement.

¹⁰ Archives Nationales, INALCO, cote 201000320/98.

¹¹ Pour des listes exhaustives, voir Nicolae Georgescu-Tistu sur Picot et Sever Pop sur Roques dans la bibliographie.

comme support de cours (il date des années 1640 !). Le volume¹², qui appartient à la série des publications de l'École des langues orientales, est un chef d'œuvre d'édition pour l'époque : le texte bilingue est imprimé en caractères cyrilliques pour la partie roumaine, par souci de fidélité au texte original, quitte à froisser les Roumains, et il est enrichi d'un appareil de notes considérable, de tableaux généalogiques, d'un glossaire et d'une bibliographie, témoignant de l'érudition propre à l'auteur. L'ouvrage est une mine, „une manne céleste” pour les historiens roumains, écrit Nicolae Iorga dans sa nécrologie de Picot. De Mario Roques, signalons l'édition de l'évangélaire roumain de Coresi en 1907 et celle de la *Palia d'Orăștie*, l'une des premières traductions de la Bible en roumain, en 1925. Avec le même scrupule que son ancien maître, il fait imprimer le texte en caractères cyrilliques et le double en notes de bas de pages du texte hongrois qui a servi d'original à la traduction du XVI^e siècle afin de mettre à disposition des linguistes et des philologues un outil de travail fiable¹³.

Les deux professeurs suivants, Jean Boutière et Alain Guillerrou, ont des profils plus littéraires. Jean Boutière est connu en Roumanie pour sa monographie sur Ion Creangă, qui est sa thèse de doctorat soutenue et publiée en 1930 sous la direction de Mario Roques¹⁴ et qui est restée longtemps un ouvrage de référence. C'est en tant que professeur de français à Oradea dans le cadre de la mission universitaire française, entre 1920 et 1922, que Boutière, lui aussi formé en philologie romane, avait appris le roumain et s'était formé à la culture roumaine. Quant à Alain Guillerrou, sa thèse de doctorat donne elle aussi lieu à un ouvrage de référence : *La genèse intérieure des poésies d'Eminescu*, en 1963 (traduit en roumain en 1987). Agrégé de grammaire, Guillerrou rédige également un *Manuel de langue roumaine* (Klincksieck, 1953) complété par un *Essai sur la syntaxe des propositions subordonnées dans le roumain littéraire contemporain* (Didier, 1962), ainsi qu'un recueil intitulé *Textes d'étude en langue roumaine* (Klincksieck, 1960) „destiné aux étudiants de roumain qui désirent mener à bien leur apprentissage grammatical en prenant contact avec des textes littéraires” (Avertissement). Il ne comprend que des textes du XIX^e siècle car il devait être suivi d'un second volume qui n'a pas vu le jour. Puis c'est en tant que traducteur que Guillerrou fait partager au public français des auteurs importants, et plus contemporains, des lettres roumaines : Mircea Eliade avec *Forêt interdite* [*Noaptea de Sânziene*] (Gallimard, 1955), *Le Vieil Homme et l'officier* [*Pe strada Mântuleasa*] (Gallimard, 1977), *La Nuit bengali* [*Maitreyi*] (Gallimard, 1979) et Liviu Rebreanu avec *L'Insurrection* [*Răscoala*] (Club bibliophile de France, 1960).

Jean Boutière et Alain Guillerrou : enseigner le roumain pendant la Guerre Froide

Après le départ de Mario Roques, c'est Jean Boutière qui est nommé professeur en 1938. Il ne reste que dix ans, avant d'obtenir un poste en philologie romane à la Sorbonne, mais c'est lui qui se retrouve responsable du cursus durant la délicate période de la guerre puis du basculement de l'Europe dans la Guerre Froide. Comme Roques avant lui et Guillerrou après lui, il est parallèlement chargé de cours à la Sorbonne où il dirige l'Institut de philologie roumaine. Alain Guillerrou pour sa part reste 30 ans, jusqu'en 1978.

Cependant, pour cerner la réalité des études roumaines aux Langues O' à Paris après 1945, il apparaît pertinent de revenir sur les répétiteurs et lecteurs parce que leur situation d'intermédiaire entre les deux pays étant directement conditionnée par le nouveau contexte géopolitique et idéologique, leur cas permet de cerner l'atmosphère de cette période.

En Roumanie, l'installation du régime communiste entraîne la fermeture des frontières du pays. Alors que des répétiteurs roumains peuvent à nouveau enseigner dès les années 1950 aux Langues O' parce qu'ils sont recrutés sur place, il faudra attendre l'accord bilatéral de coopération culturelle signé au

¹² Grigore Ureche, *Chronique de Moldavie depuis le milieu du XIV^e siècle jusqu'à l'an 1594*. Texte roumain avec traduction française, notes historiques, tableaux généalogiques, glossaire et table par Émile Picot, E. Leroux, Paris, 1878 (XXXVII-662 p.).

¹³ Mario Roques, *Les premières traductions roumaines de l'Ancien Testament. Palia d'Orăștie (1581-1582). I. Préface et livre de la Genèse*, Champion, Paris, 1925.

¹⁴ Traduite en roumain en 1976: *Viața și opera lui Ion Creangă*.

milieu des années 1960 pour que des lecteurs roumains soient envoyés en France pour de courtes périodes. Derrière l'identité des cours pratiques qu'ils dispensent aux étudiants, la différence entre ces deux statuts et situations est importante. Les lecteurs sont proposés par les autorités roumaines et choisis dans le corps professoral universitaire roumain, ce sont donc des enseignants-chercheurs chevronnés à qui l'on donne la possibilité de faire un séjour à Paris, ce qui est alors un privilège. Le professeur responsable est consulté pour donner son accord mais celui-ci ne peut être que formel. Ainsi en 1974, quand l'Administrateur de l'École lui transmet le dossier de Leon Baconsky, Alain Guillermou accompagne sa réponse positive sous forme de courrier officiel d'une petite carte de visite manuscrite et informelle à l'Administrateur, qu'il connaît bien : „Heureux de vous dire un avis d'autant plus sincère qu'il est strictement inutile. Je pense à ces marchands d'autos américaines qui laissent libre le choix de la couleur à condition que ce soit le noir. J'ai l'habitude de ratifier les propositions roumaines sans même les examiner.”¹⁵ Les répétiteurs sont, eux, recrutés localement, au double sens du terme : par l'établissement et dans la communauté roumaine locale. Or le vivier local des Roumains de Paris à l'époque est essentiellement constitué par „l'exil roumain”, ayant fui le régime de Bucarest, aux convictions anticomunistes, voire pour certains au passé fascisant. Les parcours et profils de ces deux types d'enseignants sont donc fort différents et parfois peu compatibles lorsqu'ils se côtoient.

Avant l'arrivée de lecteurs et d'assistants, le cas d'Octavian Nandriș fournit un exemple intéressant. Sa famille, originaire de Bucovine, est durement marquée par l'occupation soviétique : plusieurs de ses membres sont envoyés au goulag, alors que son cousin (Grigore) et lui, partis faire des études à l'étranger à la fin des années 1930, y passent le reste de leur vie au sein de l'exil roumain. Lui-même est élève de l'École roumaine de Fontenay en 1939-41, soutient un doctorat en phonétique des langues romanes en 1948 puis sera attaché au CNRS. C'est à partir de début 1943 qu'il devient répétiteur aux Langues O', bénévolement pour commencer, puis avec des indemnités de 1947 à 1949 et enfin un poste officiel de 1949 à 1958, date à laquelle il obtient un poste de titulaire de roumain à l'université de Strasbourg. Avec 16 ans d'activité à l'ENLOV, c'est le premier qui reste aussi longtemps. La correspondance de Jean Boutière, alors professeur, avec l'administration de l'École, montre qu'il y a eu des tentatives de déstabilisation.

En février 1947, la copie d'un courrier de Boutière, probablement adressé à l'ambassade de Roumanie, répond à des rumeurs circulant dans le milieu roumain de Paris à propos d'un « scandale des livres fascistes utilisés à l'École des Langues orientales » et d'un rapport mettant Octavian Nandriș en cause. Boutière prend la défense de son répétiteur, qu'il dédouane totalement, et endosse toute la responsabilité de la situation : dans un contexte où le matériel pédagogique manque cruellement, on utilise à l'École de vieux manuels, dont un livre de lecture élémentaire où apparaît effectivement le portrait du maréchal Antonescu à côté de celui du roi. Il précise qu'en tant que résistant pendant la guerre, lui-même n'a aucune sympathie pour le fascisme mais qu'il est bien obligé de travailler avec les livres disponibles, et il invite le nouveau gouvernement roumain à lui en envoyer d'autres.

Puis en décembre de la même année c'est une dénonciation qui est transmise à l'École via le cabinet du ministère français de l'Éducation Nationale, signalant „que la chaire de langue roumaine de l'École Supérieure des langues orientales serait occupée par un Garde de Fer notoire, M. Nandriș” et suggérant de le faire remplacer par un Roumain „instituteur à l'École roumaine d'Issy les Moulineaux, poste qui lui a été retiré en raison de son appartenance au Parti Socialiste”. Une réponse ferme et argumentée de l'Administrateur précise que Nandriș n'est pas titulaire mais répétiteur, qu'il donne entière satisfaction, que „l'imputation de « gardiste » est souvent lancée à la légère”, que l'intéressé la conteste énergiquement et qu'il ne fait pas de politique en cours. L'Administrateur signale qu'il y a dans cette affaire de probables intérêts personnels et politiques en jeu et il en profite pour rappeler à son ministère de tutelle la nécessité de financer ces postes sur budgets propres pour ne plus risquer ce type d'ingérence¹⁶. De fait, le poste est officialisé l'année suivante et Nandriș y restera encore dix ans. L'épisode est symptomatique des échos parisiens de la grande épuration qui a lieu dans les institutions roumaines suite à l'installation du régime communiste en 1947. Dans ce contexte, le poste de répétiteur

¹⁵ Archives de l'INALCO, DRH, 8W192, dossier Baconsky.

¹⁶ Archives nationales, INALCO, 20100053/42, dossier Nandriș.

de roumain aux Langues Orientales, malgré une faible rémunération, protège et donne un statut, d'autant plus qu'il permet des renouvellements (annuels) de contrat durant de longues périodes.

Mais côté français, les choses changent aussi à partir des années 1960. La forte augmentation des effectifs d'étudiants et les mutations sociales et politiques qui aboutissent aux bouleversements de mai 1968 causent une transformation profonde du paysage universitaire et une diversification des statuts des enseignants. Avant 1968, l'École nationale des langues orientales vivantes est un établissement à part, régi par un décret spécifique, avec ses propres instances et procédures de recrutement. Ses enseignants titulaires d'une chaire ont le titre de professeur mais ne sont pas rattachés à l'Université. Suite à la révolte étudiante de mai 1968, la loi Faure procède au démantèlement de l'Université de Paris qui se retrouve éclatée en 13 universités, la Sorbonne elle-même étant „partagée” entre Paris I (Panthéon-Sorbonne), Paris III (Sorbonne Nouvelle) et Paris IV (Paris-Sorbonne). Dans ce contexte, l'École est progressivement intégrée au paysage universitaire et devient en 1971 l'INALCO, institut rattaché à l'université Paris III. Il reprend son autonomie en 1984 en acquérant le statut de Grand Établissement, mais ses enseignants titulaires restent dorénavant intégrés au système universitaire. C'est en 1971 également que les départements sont créés à l'INALCO, dont celui dénommé „Europe centrale et orientale” dans lequel est inclus le roumain avec douze autres langues de la région alors enseignées. Ils institutionnalisent des regroupements de langues jusque-là encore formels et fournissent un cadre pour enrichir l'offre de cours de civilisation portant sur plusieurs pays proches ou des zones régionales cohérentes.

Pour l'enseignement du roumain, l'éclatement de la Sorbonne a compliqué la situation car alors que l'INALCO était rattaché à Paris III, l'Institut d'études roumaines restait à Paris IV, sans doute en raison des affinités personnelles et politiques d'Alain Guillerrou¹⁷. Une convention est alors établie pour régir la collaboration et à partir de 1971 une partie des cours de roumain est commune aux deux établissements et se déroule dans les bâtiments de la Sorbonne, ce qui entretient une certaine confusion sur leur rattachement et celui des enseignants. Par ailleurs les statuts de ceux-ci se diversifient. Un poste de lecteur est créé à l'INALCO également, en 1974, dans le cadre de l'accord bilatéral franco-roumain puis rapidement transformé en poste d'assistant associé, et les autorités roumaines envoient ainsi successivement six enseignants dans les années 1970-80. La collaboration au sein de l'équipe de roumain n'est pas toujours facile entre le répétiteur de l'exil roumain de Paris, le lecteur ou l'assistant envoyé par Bucarest dans le contexte de l'époque, le titulaire français responsable des cursus et les étudiants parfois désorientés par les conflits idéologiques et les rancœurs sous-jacentes. C'est ainsi, dans un contexte mouvant et instable, que les études roumaines à l'INALCO passent le cap de décembre 1989 et abordent l'après, sous la direction de Catherine Durandin, nommée professeur en 1983, première femme et première historienne à occuper ces responsabilités dans le département Europe centrale et orientale de l'établissement¹⁸. La synthèse des évolutions complexes qui ont suivi reste à faire : les bouleversements de la longue transition post-communiste à l'Est de l'Europe ont des répercussions profondes sur les études roumaines (reprise des échanges avec la Roumanie, ouverture à l'Europe de la République de Moldavie, arrivée de nouveaux étudiants issus des migrations est-européennes, ouverture des archives et renaissance de l'édition...) alors que le paysage de l'enseignement supérieur continue de se transformer rapidement dans un mouvement croissant d'internationalisation et de numérisation. Mais au terme de ce parcours encore incomplet, il nous semble important de faire ressortir l'apport de ces professeurs français à la culture roumaine comme de ces enseignants roumains à la connaissance de leur langue et de leur culture en France, mais aussi celui des générations d'étudiants qui se sont succédé et qui ont constamment nourri les études roumaines par ces activités partagées. À tous, cet établissement si particulier qu'est les Langues O' a donné un cadre qui leur a permis d'élaborer des enseignements et des travaux durables, de se former et de former une communauté d'étude, de recherches et d'échanges dont la continuité est remarquable, si ce n'est unique.

¹⁷ Le premier président de Paris IV est Alphonse Dupront, ancien directeur de l'Institut français des Hautes Études à Bucarest de 1932 à 1940.

¹⁸ Pour une évocation de son parcours d'étudiante puis de professeure à l'INALCO, et plus généralement de son œuvre d'historienne de la Roumanie, voir son ouvrage de mémoires *Ma Roumanie communiste*, L'Harmattan, Paris, 2023.

Les évolutions se poursuivent : l'équipe s'est étoffée et stabilisée, le nombre d'étudiants a fortement augmenté ces dernières années, mais le contexte national, politique et budgétaire n'est pas propice à l'étude des „petites” langues et cultures alors que l'actualité européenne et internationale le justifie. La présence des étudiants roumains ou roumanophones aux Langues O' montre une continuité remarquable, renvoyant à celle des liens franco-roumains depuis 150 ans, et leur proportion croissante reflète non seulement les mouvements migratoires des trente dernières années mais sans doute aussi de nouveaux besoins de formation pour ce public. Tout cela pousse à faire évoluer les enseignements et travaux de recherche, vers des questions historiques plus contemporaines, des thématiques propres à la République de Moldavie ou encore les évolutions récentes de la langue roumaine comme „langue d'héritage”.

Du point de vue du paysage universitaire français (et européen ?) il faut aussi malheureusement souligner une évolution négative et contradictoire avec le dynamisme de la présence roumaine en France et des études roumaines, à savoir la raréfaction des postes, de titulaires des universités comme de lecteurs roumains, ce qui a mené à la fermeture des cursus et cours à Grenoble, Lyon, Montpellier, Paris IV ou Saint-Étienne, par exemple. On souligne souvent l'unicité de l'INALCO pour de nombreuses langues, y compris européennes. Après avoir été le premier établissement à porter l'enseignement du roumain en France, souhaitons qu'il ne soit pas le dernier.

Éléments de bibliographie :

- Apostolescu, Nicolae I., „Studiul limbii române la Paris”, *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, volumul X, 1909, pp. 361-362.
- Boutière, Jean, *Le roumain à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes*, Imprimerie Nationale, Paris, 1948.
- Durandin, Catherine, *Ma Roumanie communiste*, L'Harmattan, Paris, 2023.
- Folschweiller, Cécile (éd.), *Émile Picot, secrétaire du prince de Roumanie. Correspondance de Bucarest (1866-1867)*, Presses de l'INALCO, Paris, 2020, <http://www.inalco.fr/publication/emile-picot-secretaire-prince-roumanie-correspondance-bucarest-1866-1867-1>
- Folschweiller, Cécile, „Les études roumaines à l'École des langues orientales, des débuts (1875) à l'entre-deux-guerres”, in Antoine Marès (coord.), *La France et l'Europe médiane : construction des savoirs savants*, Institut d'études slaves, 2019, Paris, pp. 199-212.
- Folschweiller, Cécile, „Les répétiteurs de roumain à l'École des Langues Orientales de Paris”, in Lucia Dragomir, Dragoș Jipa, Oana Soare, Alina Popescu (coord.), *Dynamique des échanges culturels franco-roumains : ancrages historiques et horizons futurs*, Editura Universității din București, București, 2025, pp. 101-111.
- Georgescu-Tistu, Nicolae, „Émile Picot et ses travaux relatifs aux Roumains”, *Mélanges de l'École roumaine en France*, Paris, 1925, 1^e partie, pp. 201-258.
- Labrousse, Pierre (éd.), *Langues O' 1795-1995. Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Hervas, Paris, 1995.
- Pop, Sever (coord.), *Mario Roques et les études roumaines. Pour un cinquantenaire scientifique*, Institut universitaire roumain Charles I^{er}, Paris, 1953.

Annexe : liste (non exhaustive) des enseignants en études roumaines aux „Langues Orientales” :

Enseignants titulaires (professeurs et maîtres de conférences) :

- Émile Picot (1875-1909)
 Mario Roques (1909-1937)
 Jean Boutière (1938-1948)
 Alain Guillermou (1948-1978)
 Catherine Durandin (1983-2015), Andreia Roman (1994-2008), Martine Coene (2004-2010)
 Alexandru Mardale (2008-...), Cécile Folschweiller (2010-...), Irina Gridan (2015-...)

Répétiteurs (bénévoles ou sur postes) :

George Moroianu (1894-1896 ?)
Ion-Aurel Candrea-Hecht (1897-1900 ?)
Nicolae I. Apostolescu (1908-1909 ?)
Octavian Nandriș (1943-1958)
Titus Bărbulescu (1959-1969)
Eleonore Cosmopol (1980-1998)

Lecteurs d'échange et assistants associés :

Valeriu Stoleriu (1974-1975)
Leon Baconsky (1975-1977)
Grigore Țugui (1977-1979)
Ecaterina Alexandrescu (1981-1984)
Mircea Curticean (1984-1985)

Maîtres de langue :

Paul Miclău (1988-1991)
Alexandru Călinescu (1991-1997)

Répétiteurs « nouveau régime » :

Mircea Anghelescu (1997-1999)
Horațiu Decuble (1999-2001)
Magda Cârnci (2001-2005)
Georgeta Hanganu (2005-2007)
Gabriela Halasiu (2007-2010)
Irina Gridan (2010-2013)
Adriana Sferle (2013-2017)
Ina Delaunay-Ciodaru (2017-2023)
Ioana Ciodaru (2023-2024)
Beatrice Pahonțu-Serafino (2024-...)

Chargés de cours durant la période récente :

Matei Cazacu (1994-2011)
Cristina Hermeziu (2023-2025)